

Résultantes épiques : Ithaque en terres indiennes (*Mahābhārata*).

[résumé :

La comparaison croisée entre *l'Odyssee* et le *Mahābhārata* permet un double éclairage. Ainsi, localiser Ithaque grâce à l'itinéraire des Pāndava, héros du *Mahābhārata*, revient à faire basculer l'île d'Ulysse du côté des lieux imaginaires mais surtout, au regard du royaume des Matsya qui présente des similitudes à la fois avec le royaume des Phéaciens et Ithaque même, nous sommes alors en mesure de considérer qu'Ithaque associe deux lieux : l'île de Calypsô et le Nérite où vit le porcher Eumée. Le détour d'Ulysse chez Eumée trouve sa correspondance dans le voyage dans l'Himavant des Pāndava.

Mais au-delà de ces similitudes, c'est à un art poétique que l'on aboutit : des unités descriptives toutes prêtes aux éléments répétés (grotte-arbre-source-montagne) sont assemblées selon le principe d'une « composition discontinue » mise en évidence en d'autres domaines par Fr. Bader. Leur assemblage oriente le texte et lui donne son sens. Les deux épopées sont construites selon la même méthode.]

[abstract :

The paired comparison between the *Odyssey* and the *Mahābhārata* allows to see the things with a double light. Thus, to trace Ithaque thanks to Pāndava's route is similar to let Odysseus' island shift towards imaginary places ; above all, considering that the kingdom of the Matsyas presents similarities with Pheacians' as well as with Ithaque itself, we can allow ourself to think that Ithaque associates two places : Calypso's island and Mount Nerite where swineherd Eumaeus lives. To the Odysseus' detour by Eumaeus corresponds the Pāndavas' journey in Himavant.

But, beyond these similarities, poetics are reached : standard descriptive units with repeated elements (cave-tree-spring-mountain) are put together, according to a "discontinuous making up" principle, pointed out in other fields by Fr. Bader. Their gathering leads text and gives it its signification. Both epics are built the same way.

Les errances maritimes d'Ulysse ont un équivalent dans les pèlerinages des Pāndava : Ulysse met dix ans pour atteindre Ithaque, les cinq héros du *Mahābhārata* mettent treize ans pour regagner leur royaume. Dans l'un et l'autre cas, les péripéties sont nombreuses et des tentatives ont été faites pour identifier des similitudes entre les épisodes. La comparaison

menée par N. J. Allen¹ sur l'arrivée d'Ulysse chez les Phéaciens et sur le pèlerinage d'Arjuna pour acquérir des armes divines est déjà un premier pas dans la recherche de similitudes. Dans un autre article, le même chercheur observe que la séquence odysseenne « Phéaciens-Ithaque » a un net écho dans le *Mahābhārata* : peuple hospitalier, les Phéaciens déposent Ulysse endormi et ses trésors sur une plage d'Ithaque, à proximité d'un arbre isolé ; les cinq Pāndava abordent le royaume des Matsya, leur épouse épuisée et portée, et y cachent leurs armes dans un arbre poussant à l'écart². Le roi des Matsya les accueille avec bienveillance. Cela correspond à la fin du Livre III (ou Livre d'exil dans la forêt) et au livre IV (ou Livre de Virāta)³

Sur les onze points de concordance relevés par N.J. Allen, nous garderons les principaux :

<i>Mahābhārata</i>	<i>Odyssée</i>
Les cinq Pāndava traversent la forêt pour aller à la cour du roi Virāta	Ulysse navigue dix huit jours en mer et abore au royaume des Phéaciens
Draupadī, leur épouse commune, épuisée, est portée, puis déposée à l'entrée de la ville	Ulysse est raccompagné par les Phéaciens à Ithaque ; il y est laissé endormi
Les héros distinguent un arbre qui pousse à l'écart des routes	Les Phéaciens déposent ses trésors au pied d'un olivier qui pousse à l'écart des routes
Ils déposent leurs armes dans la fourche de l'arbre et attachent un cadavre pour faire fuir les curieux	Ulysse se réveille et protège ses trésors en les cachant dans une grotte consacrée aux Nāïades ; un rocher est roulé devant l'entrée

¹ N. J. Allen, « The Indo-European prehistory of yoga », *International journal of Hindu Studies*, 1988, p. 1-20, trad. française, G. Schaufelberger, <http://www.utqueant.org>

En substance : Arjuna voyage vers l'Himālaya pour rejoindre le royaume céleste d'Indra, roi des dieux ; il lutte contre le dieu Śiva qui le réduit à l'état de « boule » ; Ulysse essuie une violente tempête soulevée par Poséidon, arrive sur le rivage des Phéaciens, épuisé, réduit à l'état de « masse informe », puis rejoint la ville des Phéaciens dont le royaume est fortement utopique.

² N. J. Allen, « Athéna et Durgā, les déesses guerrières, dans les épopées grecque et sanscrite », S. Deacy & A. Villing (dir), *Athena in the Classical World*, Brill, Leiden, 2001, p. 367-382. trad. française G. Schaufelberger, <http://www.utqueant.org>

Le livre de B. Sergent (*Athéna et la grande déesse indienne*, Paris, 2008, Les Belles Lettres) confirme ce rapprochement et l'intègre dans un plan plus vaste de comparaison entre Athéna et Durgā.

³ *Le Mahābhārata, La treizième année*, tome IV, 2009, Presses universitaires Laval (Québec), trad. fr. G. Schaufelberger et G. Vincent.

<i>Mahābhārata</i>	<i>Odyssée</i>
L'aîné Yudhisthira invoque la déesse Durgâ qui l'assure de son soutien	Il rencontre un berger qui n'est en fait qu'Athéna en personne
Ils se déguisent pour vivre incognito et entrent en ville	Elle le déguise en mendiant pour qu'il ne soit pas reconnu
Draupadī est courtisée par Kicaka, le beau-frère du roi Virāta	Son épouse Pénélope est courtisée par 108 prétendants dont le beau Antinoos
Le puîné, Bhīma, massacre Kicaka et ses 105 frères	Ulysse affronte les 108 prétendants, les massacre
Le roi Virāta subit un vol de vaches mais Arjuna les reconquiert.	Il récupère son royaume et ses biens.

On observe que les faits qui terminent l'épisode des Phéaciens sont ceux qui ouvrent celui des Matsya. On est donc amené à considérer que ces deux séquences se renseignent mutuellement : le fait qu'il y ait cinq héros d'un côté et un seul de l'autre est négligeable car des caractéristiques (événements, descriptions) d'Ithaque se retrouvent dans celles du royaume des Matsya. Toute la difficulté est dans ce double statut du royaume des Matsya : il tient d'Ithaque et de la Phéacie. Mais qu'en est-il d'Ithaque alors ? Il est fort probable qu'Ithaque participe aussi d'un double statut. Dans l'épopée indienne, le séjour dans la forêt et dans des ermitages divins précède celui dans le royaume des Matsya, ce sont des lieux imaginaires qui se complètent ; dans l'*Odyssée*, les aventures en mer d'Ulysse et son séjour en Phéacie se placent également dans des lieux imaginaires mais pour Ithaque, on tend à la rendre réelle alors que la comparaison la mettant en place du royaume des Matsya aura pour effet de la maintenir dans une série faite de lieux imaginaires⁴. Dire de ces lieux qu'ils sont des lieux de l'au-delà, des lieux imaginaires ou des lieux fictifs est pour l'heure une commodité car ils ne sont pas, tous, faits de la même étoffe, comme nous le montrerons ensuite.

Nous sommes devant cette égalité entre séquences des deux épopées : «pèlerinages + royaume des Matsya» = «errances dont Phéacie + Ithaque». Mais ces séquences débordent l'une sur l'autre et n'ont pas les mêmes limites : «le royaume des Matsya = Phéacie + Ithaque». Notre hypothèse de travail sera la suivante : puisque « Matsya » est fait de deux éléments,

⁴ Le royaume des Matsya est celui du roi Virāta ; la pays des Phéaciens ou Phéacie est appelé aussi Schérie. Pour ne pas gêner la comparaison par trop de noms, nous ne dirons pas « le royaume de Virāta » mais le « royaume des Matsya » comme nous dirons « Phéacie » et non « Schérie ».

Ithaque peut l'être aussi. Nous allons vérifier si le dernier lieu des aventures d'Ulysse – à savoir Ithaque – n'est pas aussi un assemblage : ce qui a pu se produire pour le royaume des Matsya attirant deux épisodes en un seul, est signe d'une possibilité offerte par le récit en cet endroit.

Trois conséquences s'offrent alors :

- a) cela oblige à regarder Ithaque comme un dernier lieu d'errance tout aussi imaginaire que le royaume de Matsya ;
- b) à regarder si Ithaque est une composition faite d'un élément antérieur qui ne serait pas l'épisode des Phéaciens (ayant une existence autonome) et d'un élément propre comme l'épisode du royaume des Matsya associe les Phéaciens et Ithaque, on aborde la fabrication même de ces textes qui paraît être la même : ce n'est pas l'altération d'un proto-récit qui est en cause mais un mode de constitution commun dont le principe peut se définir comme suit : *l'aède grec ou indien possède des unités toutes prêtes descriptives et factuelles qu'il associe selon ses besoins ;*
- c) enfin, le fait que l'on observe que le royaume des Matsya trouve une double correspondance dans l'*Odyssée* comme le fait qu'Ithaque peut présenter aussi un double aspect doit nous conduire à considérer les intentions possibles du narrateur : par exemple, en tant que lieux de passages, Ithaque comme le royaume des Matsya peuvent prétendre à quelque double composition aux unités différentes, prouvant que les lieux imaginaires possèdent une structure diversifiée, là où nous les uniformisons trop rapidement.

La face cachée d'Ithaque :

Par hypothèse et pour en voir la validité, nous devons nous abstraire de la tradition qui voit l'épisode d'Ithaque comme la fin des errances en des lieux fictifs et le retour au réel. Tout au moins, la comparaison avec le *Mahābhārata* nous y convie. Dans ce cas, reconsidérons ce passage parmi les plus problématiques de l'*Odyssée* ; Ulysse avoue son identité au roi des Phéaciens et déclare :

- « Je suis Ulysse, fils de Laerte, dont les ruses
20 sont fameuses partout, et dont la gloire touche au ciel.
J'habite dans la *claire* (*eudeielon*) Ithaque ; une montagne
la domine, le Nérite aux bois tremblants ; des îles
en nombre tout autour se pressent, qui ont nom
Doulichion, Samê, Zante la forestière ;
25 Ithaque est *basse* (*chthamalê*), et la *dernière* (*panupertatê*) dans la mer
vers les *ombres* (*zophon*); les autres au-delà, vers l'orient [et le soleil];
c'est une île rocheuse, une nourrice de guerriers,

28 et moi, je ne connais rien de plus beau que *cette (tês)* terre.

Chez elle (autothe) me retint la merveilleuse Calypsô ;

[dans son antre profond, brûlant de m'avoir pour époux]

Circé m'avait aussi gardé dans sa demeure... » (IX, 19-31, trad. Ph. Jaccottet)

Tous les termes en italique ont donné lieu à bien des commentaires. « Claire » (*eudeielon*) peut signifier également « bien visible » ou « exposée au couchant » ; comment concilier la montagne Nérite et le fait qu'Ithaque est « basse » à moins de traduire « *chthamalê* » par « se trouve en mer » et « *panupertatê* » par « la plus élevée » et non par « la dernière » ? Que signifie « *zophon* » ? « La plus au nord »⁵ « A l'ouest », « vers l'obscurité » ? Ithaque serait donc l'île la plus occidentale⁶. Ou bien « tout au nord ». Pour les tenants d'une localisation géographique, ces quelques mots sont déjà essentiels.

Mais le vers 28 est encore plus énigmatique et nécessite de reprendre un vieux débat. En effet, ce vers a bénéficié d'une correction de la critique allemande du texte (Wilamowitz, Duentzer, et *alii*) : les manuscrits portent, en effet, « *ê*s », un ancien adjectif possessif que la critique remplace par l'article au féminin « *tês* ». Deux de nos traducteurs ont d'ailleurs une position différente : V. Bérard se veut fidèle aux manuscrits, P. Jaccottet adopte la correction.

Quatre possibilités s'offrent : a) article « *tês* » : « rien n'est plus doux que cette terre (Ithaque) » ; jugement subjectif d'un homme attaché à sa terre natale car Ithaque est une terre rocheuse, pauvre, caillouteuse, de l'avis même d'Ulysse ; ne modernise-t-on pas le texte avec cette notion d'attachement à la terre natale ?

b) possessif « *ê*s » : « rien n'est plus doux que « ma » terre » ; ou « rien n'est plus doux que « sa » terre » ; en effet, l'adjectif féminin « *ê*s » a été rapproché du possessif en sanscrit « *sva* » ; P. Chantraine reprenant les études de deux auteurs allemands, écrit alors : « il est possible qu'en indo-européen comme l'enseignent le védique et, semble-t-il, le dialecte homérique, le possessif « *hos* » (védique *sva*) ait servi pour les trois personnes du singulier et du pluriel »⁷ (p.273)

La traduction peut alors être : « rien n'est plus doux que [ma, ta, sa, notre, votre, leur] terre » et les traducteurs ont choisi « ma ».

Mais P. Chantraine ajoute : « dans presque tous les cas il est attesté une variante

⁵ La traduction allemande de J. H. Voss est la suivante : « Ithaka liegt in der See am Höchsten hinauf an die Feste / Gegen den Nord... ».

⁶ Voir les tentatives de localisations d'Ithaque sur la presqu'île de Paliki (Céphalonie) : cette île est bien la plus à l'ouest et soumise à des tremblements de terre qui ont fini par rattacher Paliki à l'île ; un isthme existait, semble-t-il, au temps d'Homère. On lira avec intérêt G. Le Noan, *A la Recherche d'Ithaque* (2001), *La Ferme d'Eumée* (2003), *Le Palais d'Ulysse* (2004), Quincy-sous-Sénart, édition Tremen; R. Bittlestone, *Odysseus unbound, The search for Homer's Ithaca*, Cambridge, 2005, Cambridge University Press.

⁷ P. Chantraine, *Grammaire homérique*, tome I, « Phonétique et morphologie », Paris, 1973, Klincksieck.

préférée par Aristarque qui écarte cet usage rare et l'on a pu supposer qu'Aristarque avait éliminé de la vulgate homérique l'emploi « libre » du possessif. » L'auteur conseille alors de traduire ce vers par « mon pays » et juge inutile de corriger le vers.

« Rien n'est plus doux que ma terre » : les mêmes remarques que précédemment conviennent ; n'est-on pas trop moderne en accordant à Ulysse cet attachement à sa terre natale (la « heimat », ou notre « patrie », notions du XIXème s.), d'autant que l'épopée est en soi peu portée à la psychologie ?

c) possessif « *ês* » : « rien n'est plus doux que sa terre » ; en général, tous les hommes aiment leur terre natale. Ulysse use d'un adage, y adhère.

d) article « *tês* » ou possessif « *ês* » : « rien n'est plus doux que cette/sa terre / ; certes, là même, Calypsô m'a retenu » ; autant dire « rien n'est plus beau que cette terre (Ithaque) où Calypsô me retint » ou « rien n'est plus beau que la terre appartenant à Calypsô qui m'y retint » ; dans ce cas, Ithaque est l'île de Calypsô ⁸!

Pour éviter de telles inconséquences, la solution trouvée est d'athétiser les vers 28 et sq. Une interpolation d'autant plus facile à justifier que les vers suivants mettent en scène Circé

⁸ Il nous faut évoquer, à ce sujet, l'étrange hypothèse d'un érudit autrichien de la fin du XIXème s., A. Krichenbauer, faisant parcourir à Ulysse un tour de l'Afrique ! Son dessein est d'ancrer l'*Odyssée* dans une réalité géographique et de la dater. Prenons, à titre d'exemple, le passage où Ulysse quitte Calypsô en gardant toujours à sa gauche la Grande Ourse (V, 273-277) « qui ne couche jamais » : il ne s'agit donc pas de l'étoile polaire dans la Petite Ourse qui montre le Nord actuellement ; à quelle époque la Grande Ourse a joué ce rôle ? En raison de la précession des équinoxes, on obtient une date (1450 environ avant J-C). Les érudits de l'Antiquité et de Byzance plaçaient déjà les errances d'Ulysse au temps du pharaon Sethos (1300-1280 avant J -C).

Or A. Krichenbauer pose qu'il y a deux Ithaques, l'une occidentale qu'il place aux Canaries (les îles Fortunées de l'Antiquité, les sept îles ou sept filles d'Atlas), sur l'île de Goméra, à proximité du mont Teide de l'île de Ténériffe (« le nombril des mers » de l'*Odyssée*, I, 50 : « *omphalos thalassês* »), l'autre occidentale, à savoir l'Ithaque grecque actuelle. Son explication est simple : lorsque l'on oublia les routes maritimes conduisant aux Canaries, on transposa dans la mer Méditerranée orientale les lieux canariens en adaptant les descriptions. Mais A. Krichenbauer souligne que les lieux décrits ne sont pas ceux de la Grèce, qu'il est resté des traces de l'univers des îles occidentales des Canaries. Ce que l'on nous dit d'Ithaque est en décalage par rapport aux données du climat méditerranéen : une île couverte d'arbres, surmontée par une montagne élevée (cf. « le Nérite aux bois tremblants »), avec un plateau d'où Eumée peut surveiller l'arrivée des bateaux, entourée d'îles « rapides et pointues » (les Echinades XV, 299) et de Doulichion « riche en feu » (il traduit ainsi « polupuros » au lieu de « riche en blé », XIV, 335 et 396), qui évoquent les phénomènes volcaniques des îles des Canaries.

Certes, les exemples ne manquent pas dans l'histoire humaine de ce type de transpositions : qu'un peuple soit chassé ou émigre, il aura tendance à s'installer dans des endroits qui lui rappellent son lieu d'origine ou bien il nommera son nouvel emplacement en référence à son ancien territoire.

Cf. A. Krichenbauer, *Die Irrfahrt des Odysseus als eine Umschiffung Afrikas erklärt*, Berlin, 1877, ; *Les Errances d'Ulysse expliquées comme une circumnavigation de l'Afrique*, 2005, trad. française G. Schaufelberger, <http://www.utqueant.org>

dans les mêmes termes : « brûlant de m'avoir pour époux ».

Ce qui doit nous retenir, c'est la superposition possible « île de Calypsô - Ithaque ». Calypsô, fille d'Atlas, habitant près du « nombril des mers », vaut-elle pour Pénélope, fille de la Nâïade Periboea, toutes deux excellent à tisser (Calypsô offre à Ulysse voiles pour son radeau, vêtements, Pénélope est connue pour sa toile tissée et détissée), l'une et l'autre fidèles au héros ? Il faut s'attarder à la description des lieux. Quatre aspects sont communs aux deux endroits : la végétation paradisiaque, la grotte, l'arbre à proximité de la grotte, la montagne. Du côté de l'île de Calypsô, on y voit la nymphe habiter une grotte au bord de la mer d'où s'élève l'odeur d'un feu de bois de cèdre et de *thuya* (V, 55-74)⁹, entourée d'un bois et d'un « pré de violettes et de persil ».

Or l'arrivée d'Ulysse sur son île reprend à l'identique ces éléments : il place ses trésors dans une grotte dédiée aux nymphes, cette grotte est à proximité de la mer, un arbre (un olivier) pousse non loin de là, il gagne par un sentier boisé qui grimpe la ferme d'Eumée, il y a deux sources (source Aréthuse et fontaine d'Ithacos), toutes deux objets d'un culte (Calypsô en a quatre à sa disposition), une montagne imposante caractérise le paysage. Ne lit-on pas en effet avec surprise qu'Ulysse, de retour sur son île, est incapable de s'orienter et qu'Athéna lui montre les choses comme s'il accostait sur l'île de Calypsô ?

La déesse lui dit :

« Ici tu vois le port de Phorcys, le Vieux de la mer,
et l'olivier feuillu à la tête du port
voici la vaste voûte de la grotte où si souvent
tu as offert aux nymphes les offrandes rituelles ;
et ce mont vêtu de forêts, c'est le Nérite » (trad. Ph. Jaccottet, XIII, 345-351)

ou

« quittant le port il atteint par un chemin pierreux
dans des forêts sur des hauteurs, le lieu, où, selon Athéna,
habitait le divin porcher qui veillait sur ses biens » (XIV, 1-3).

Considérons que les éléments sortis de la description (montagne, grotte, arbre, sources) font sens. Bien qu'ils puissent paraître très communs¹⁰, et surtout sont assez récurrents chez

⁹ Cet arbre « le thyon » que l'on ne sait comment traduire pour en ignorer l'essence, est, pour A. Krichenbauer, le dragonnier, cet arbre unique, ne poussant qu'aux Canaries dont la sève est de couleur rouge et dont la majesté a impressionné les premiers voyageurs espagnols. Son nom fait référence au dragon qui gardait les pommes d'or du jardin des Hespérides !

¹⁰ Ils ne le sont qu'en apparence. Voir Fr. Bader, « Noms propres mythiques en polarité : temps humain et temps cyclique » in *Phileuridès, Mélanges offerts à François Jouan*, Paris, 2008, Presses universitaires de Paris 10, p. 39-52. Considérant que « la recherche de la totalité est chère à la pensée mythique », elle analyse le couplage le port d'Ithaque nommé Phorkys et la grotte des Nâïades : Phorkys est « le chenu », père des Grées (ces déesses qui naissent vieilles),

Homère, ils ne se présentent jamais tous ensemble dans les autres épisodes (une graduation se dévoile) quoique rien n'interdise leur éventuelle présence si l'auteur avait voulu les employer : Circé ne vit pas dans une grotte, près d'un arbre, au pied d'un mont, et il n'y a pas de source ; le Cyclope vit dans une grotte mais n'a pas d'arbre ni de source ni de montagne à proximité ; les Phéaciens ont un bon port, une montagne au-dessus d'eux, possède un verger avec deux sources, mais la grotte est absente ; Charybde et Scylla ont un figuier auquel Ulysse s'accroche au-dessus du gouffre marin, la grotte de Scylla, une falaise où passe le navire mais sont sans source.

On peut donc admettre que quatre éléments descriptifs sont communs à l'île de Calypsô et à Ithaque. L'île de Calypsô est la face cachée d'Ithaque. D'autre part, une unité secrète les rapproche : cette situation à l'extrémité des autres îles, ce point d'arrivée chez les Immortels ou de départ chez les hommes, des personnalités féminines exceptionnelles et mystérieuses, la nécessaire intervention de dieux liés aux voyages (Hermès pour Calypsô, Athéna pour Ithaque : ces deux dieux président aux voyages, aériens et infernaux pour l'un, maritimes et ordaliques pour l'autre¹¹), la solitude qui accable le héros. Bien sûr, l'île de Calypsô est déserte, tandis qu'Ithaque possède une ville, impose une reconquête du pouvoir mais in initio, on retrouve le même isolement. C'est un versant d'Ithaque à distinguer. Nous allons le préciser.

Le caractère fictif ou imaginaire d'Ithaque est-il renforcé par une comparaison avec le royaume des Matsya dans le *Mahābhārata* ? Ithaque, en retour, peut-il servir aussi à mieux définir ce royaume ?

A la cour du roi Virāta (le royaume des Matsya) :

Nous rappellerons que les cinq héros Pāndava et leur épouse commune doivent passer leur treizième année d'exil, incognito, à la cour de Virāta, roi des Matsya. Après avoir tout perdu au jeu, ils ont accepté de passer douze ans dans la forêt et une treizième à la cour d'un roi, à la condition de ne pas être reconnus. S'ils l'étaient, ils devraient recommencer douze ans d'exil. Leur choix se porte sur le royaume des Matsya, dont Virāta, le roi, est riche et bienveillant (c'est sur ce point que son royaume ressemble tant à celui d'Alcinoos, roi des

grand-père de Polyphème, le Cyclope anéanti « ontologiquement » par Ulysse (« son oeil brillant » ou « cycl-ops », est brûlé). Phorkys représente le vieillissement intermédiaire entre mort et non-mort, illustré par le fait que la grotte des nymphes a deux entrées, l'une pour les mortels, l'autre pour les immortels. Entre la Mort et l'Immortalité, il y a place pour le vieillissement. Ce couplage n'est donc pas si gratuit qu'il n'y paraît.

¹¹ Il suffit de penser aussi au rôle d'Athéna accompagnant sous les traits de Mentor le jeune Télémaque en voyage. En tant que déesse ayant inventé le char, guidant la navigation (comme celle du navire Argô), c'est elle qui protège le guerrier dans ses épreuves. Voir B. Sergent, *op. cit.*

Phéaciens). Chacun d'eux s'affuble d'un déguisement où des restes de trifonctionnalité se voient encore : Draupadī, leur épouse représentant la Terre, devient camériste, l'aîné Yuddhisthira se déguise en brahmane, Bhīma et Arjuna prennent les métiers de cuisinier et de danseur eunuque, les deux jumeaux se font gardiens de chevaux et de vaches. Certes, la deuxième fonction guerrière est quelque peu mise mal en point : un cuisinier et un eunuque mais tout le livre IV qui narre cet épisode a un caractère ludique et ironique¹². Dans le flot de misères et de rancoeurs, le séjour chez Virāta est une plage heureuse. Les héros, comme Ulysse chez les Phéaciens, retrouvent force psychique et santé.

Mais que savons-nous de ce royaume ? Les indications descriptives sont rarissimes dans le *Mahābhārata* à la différence de l'*Odyssée*.

a) *localisation et origine de ce peuple* : essayons de placer ce royaume sur une carte de l'Inde. La tradition le place au centre, à l'ouest de la rivière Yamunā, à l'ouest de Mathurā (district Mahobha), dans l'actuel état de Jaipur, dans le Rajasthan, avec pour capitale Bairat (Virātanagara ou « ville de Virāta »). C'est une région de bancs de roches, de collines, avec des escarpements, le tout couvert de jungle. Mais comme Matsya signifie « poisson », ce nom pourrait indiquer une proximité avec l'océan, sauf à considérer qu'il s'agit de poissons de lacs et de rivières¹³. A l'origine, c'était un peuple de pêcheurs installé le long de la rivière Sarasvatī, une rivière qui s'est asséchée et dont le cours était parallèle à celui de l'Indus. Ce peuple migra vers une autre rivière, la Charmanvati ou Chambal (ce nom signifiant aussi « poisson »). Une autre information extraite de l'épopée est que les Matsya sont un peuple qui a émigré **du nord vers le sud** à la suite des violences de Jarāsamdha : au livre II ou Livre de l'Assemblée, ce roi brutal les a fait fuir et ils sont allés au sud : (II, 13, 27)

« *tathōttarām diśam cāpi parityajya bayārditāh
matsyāh samnyastapādāsca dakśinām diśam āsritāh* »,
« alors ayant abandonné la direction du nord, affligés de peur,
les Matsya et les Sanmnyatapāda se réfugièrent dans la direction du sud ».

Le roi Jarāsamdha est le roi de Magadha (actuel Etat du Bihar, soit le cours sud du Gange) : né dans deux mères, il a été recomposé par une ogresse qui a recollé les deux moitiés, et voue un

¹² Voir G. Dumézil, *Mythe et épopée, L'idéologie des trois fonctions dans les épopées des peuples indo-européens*, Paris, tome I, 1968, p.89-102.

¹³ Le sanscrit a deux termes génériques pour « poisson » : mīna et matsya. Dans le récit du Déluge indien, le poisson qui va sauver Manu Vaisvata est appelé « matsya » : il nage dans la rivière mais le même poisson finit sa carrière dans l'océan. « Matsya » pour poisson de mer ? Cf. *Le Déluge* p 349- 355 in *Le Mahābhārata, Les Révélations*, tome III, 2009, Presses universitaires Laval (Québec), trad. fr. G. Schaufelberger et G. Vincent.
Dans l'océan primordial, Vishnu prend la forme de Matsya.

culte à Śiva. Il a décidé d'être un roi universel et pour cela tue ou emprisonne les rois. Si les Matsya étaient au nord, de descendre au sud les rapproche du roi de Magadha, Jarāsamdhā en personne ! Il ne nous est pas dit qu'ils vont vers l'ouest ni vers le centre. Tout au plus, concevons que, quittant la Sarasvatī, ils descendent en ligne droite plus au sud en effet, mais de façon toute centrale.

Mais si les Matsya sont au sud ou au centre de l'Inde, comment se fait-il que Bhīma, un des cinq Pāndava, parti conquérir les royaumes de l'est pour son frère aîné (souhaitant, à l'égal de Jarāsamdhā, être roi universel), les trouve justement à l'est ? Yudhisthira, l'aîné des Pāndava, se tient alors entre Indraprashta et Hāstinapura, entre Yamunā et Gange, à proximité du futur lieu de conflit nommé le Kurukshetra, au nord de l'actuelle Delhi. Il envoie, à partir de cette région, ses quatre frères conquérir le monde et à Bhīma échoit l'est. En II, 27, 8, on lit :

« *tato matsān mahatejā malyāmsca mahābalān/ anavadyat* »

« ce guerrier au grand éclat subjuguait les Matsya et les puissants Malya ».

A supposer que les Malya (à l'ouest du Dekkan, au nord de la Narmadā) soient voisins des Matsya, cela place ces derniers bien plus à l'ouest qu'à l'est, comme leur emplacement traditionnel (état de Jaipur) est à l'ouest de Delhi. Mais plus étrange encore est le fait que Sahadeva, un autre Pāndava, toujours dans le but d'amener des rois à se mettre sous la tutelle de son aîné Yudhisthira, vainc les Matsya au **sud**, cette fois-ci : (II, 28, 2)

« *matsyarājam ca kauravyo vashe cakre balādbalī* » ;

« le puissant Kauravya (Sahadeva) mit sous son pouvoir le roi des Matsya ».

Il venait juste de soumettre les Śūrasena, autre peuple ayant fui Jarāsamgha et réfugiés au **sud** le long de la Yamunā, près de Mathurā. La tradition place les Matsya à l'ouest de ce territoire et non au sud, après les Śūrasena.

Si l'on prend comme centre le lieu (le Kurukshetra, au nord de l'actuelle Delhi) où se trouve Yudhisthira envoyant ses frères conquérir les quatre coins du monde, le royaume des Matsya est placé une fois à l'est, une fois au sud, tandis que la tradition le veut à l'ouest (ou plus exactement au sud-ouest).

On peut conclure que plusieurs peuples et royaumes ont porté ce nom ou bien que l'emplacement des Matsya est incertain. Mais il faut abandonner le souci d'une localisation. La seule donnée à retenir est, dans une comparaison avec l'*Odyssée*, que les Phéaciens, eux aussi, sont dits avoir fui les Cyclopes violents : « ceux-ci avaient naguère habité la vaste Hypérie (le « Haut-lieu »), au voisinage des cyclopes arrogants, qui les persécutaient, étant plus forts » (VI, 4-6). La Phéacie comme le royaume des Matsya échappe à une claire localisation. Placer ce royaume à l'ouest de la Yamunā, au centre de l'Inde, est une convention comme de placer les Phéaciens au nord d'Ithaque, sur l'île de Corfou ou au large de Naples à

Ischia (Pithécusses).

La région est sauvage, couverte de forêts, loin des grandes plaines fluviales facilitant les échanges. Il n'est pas difficile de considérer que la mer et les îles lointaines de l'*Odyssée* ont un strict équivalent dans le monde épique indien : les forêts sont la mer, les ermitages ou les cours royales sont les îles où aborder.

b) *l'arrivée des Pāndava dans le royaume des Matsya :*

Ils ont longtemps erré dans les montagnes, regagnent la plaine et la forêt (appelée Dvaita et Kāmyaka)¹⁴ : leur soif est grande et ils doivent affronter un être surnaturel qui garde un lac. Ce dernier plonge quatre des cinq Pāndava dans un sommeil mortel ; seul Yuddhisthira surmonte l'épreuve en résolvant une série d'énigmes que cet ogre lui pose. Il obtient que ses frères soient ramenés à la vie. A ce moment, ils décident de se rendre dans le royaume des Matsya.

Leur arrivée est ainsi décrite (IV, 5, 1-6) :

- « 1. Les héros partirent vers la *Kāḷindī (Yamunā)*, l'épée au côté, leurs arcs tendus, leurs carquois en bandoulière, leurs bras et leurs mains gauches protégés par la courroie et le gantelet.
2. Ces archers longèrent à pied sa rive sud (*dakshinam tīram*), [132 * Partant vers l'ouest (*pratyak prayātāh*) et progressant de forêts en forêts], 2...Dormant dans des *endroits inaccessibles, montagneux (giridurgesu)* et couverts de forêts.
3. Et tuant beaucoup de gibier. Les Pāndava, ces puissants guerriers, laissèrent les *Dashārṇa à gauche et les Pāncāla à droite*
4. Et passèrent entre (*antarena*) les *Yakrilloma et les Śūrasena*, puis, venant de la forêt, ils pénétrèrent dans le royaume de Matsya en se disant chasseurs.
5. Alors, arrivés dans ce pays, Krishnā (*Draupadī*) dit au roi: « Regarde. On ne voit que des *sentiers (pashya-ekapadyo)* et des *champs de toute sorte (kshetrani vividhāni)*.
6. Sans doute, *la capitale (rājadhāni)* de *Virāta* sera encore loin ! Arrêtons-nous pour la nuit : je suis très fatiguée.¹⁵ »

Nous mettons en italique toutes les expressions à considérer, en particulier ce vers rejeté par l'édition critique de Poona et numéroté 132 (il appartient à la famille de manuscrits du sud). Ce vers nous paraît important puisqu'il donne une direction. Les déplacements des héros existent mais des descriptions de lieux et paysages qui seraient différenciés manquent

¹⁴ Nous considérerons plus bas l'itinéraire qui les conduit des montagnes vers les Matsya.

¹⁵ *Le Mahābhārata, La treizième année*, tome IV, 2009, Presses universitaires Laval (Québec), trad, fr. G. Schaufelberger et G. Vincent.

totalément dans l'épopée au profit de descriptions assez stéréotypées¹⁶. De quoi nous demander si les descriptions odysseennes ne le sont pas aussi.

C'est après ces vers que l'on voit Arjuna prendre dans ses bras Draupadī épuisée pour la porter jusqu'à proximité de la capitale ; puis, les cinq héros déposent leurs armes dans un arbre, détendent la corde de leurs arcs, et y attachent le corps d'un homme mort » (IV, 5, 27) en déclarant aux bouviers et bergers présents : « c'est notre mère, âgée de cent quatre vingts ans. Nous suivons une coutume familiale pratiquée par nos ancêtres : dans cet arbre se trouvent nos parents » (IV, 5, 28-29).

L'analyse de N. J. Allen est de dire qu'à Draupadī fatiguée et transportée fait écho le sommeil d'Ulysse sur le bateau des Phéaciens qui le déposent endormi ; qu'aux armes cachées dans un arbre à « l'écart des routes », répondent l'olivier « à côté du sentier » et la grotte des nymphes où Ulysse met ses trésors offerts par les Phéaciens ; enfin qu'au cadavre suspendu d'une prétendue mère, on peut opposer la pierre qu'Athéna place devant la grotte. Des différences sautent aux yeux : des trésors d'un côté, des armes de l'autre ; un homme endormi, une femme portée ; une grotte, un arbre ; une pierre roulée, un cadavre suspendu. Reste que la succession et la fonction des éléments sont semblables.

Mais avec ces brèves indications, que peut-on dire de leur itinéraire ? Plusieurs incohérences se notent :

a) les cinq Pāndava ont quitté un ermitage situé dans une haute montagne et ont gagné la plaine ; la plupart des commentateurs place cet ermitage au nord, vers l'Himālaya mais cet emplacement rend difficile à comprendre la progression des héros le long de la rive sud de la Yamunā (son cours, parallèle à celui du Gange, descend du nord vers le sud) : « Les héros partirent vers la Kālindī (Yamunā)... Ces archers longèrent à pied sa rive sud ». Il faut supposer qu'ils sont descendus très et trop au sud, passant à droite du royaume des Matsya et qu'ils doivent remonter au nord pour l'avoir maintenant à gauche.

b) Un manuscrit du sud, plaçant visiblement le royaume des Matsya au centre de l'Inde, indique donc : « Partant *vers l'ouest (pratyak prayâtâh)* et progressant de forêts en forêts » ; les héros quittent donc les rives de la Yamunā ; prudemment l'édition critique de Poona expurge ce vers et enchaîne avec cette seconde moitié du distique : « Dormant dans des *endroits inaccessibles, montagneux (giridurgesu)* et couverts de forêts ». Cela oblige le responsable de cette édition de remarquer qu'il n'y a pas de montagnes sur les bords de la Yamunā ; mais il est vrai que plus à l'ouest non plus ; c'est un pays de plateaux et de coteaux (cuesta) successifs. Certes, l'on sait que les descriptions géographiques sont absentes au sein de l'épopée mais à part estimer que l'on valorise le trajet des héros par l'indication de lieux « inaccessibles », l'on peut aussi penser que placer le royaume des Matsya en cet endroit ne va

¹⁶ G. Schaufelberger et G. Vincent, « La Nature dans l'épopée du *Mahābhārata* », *Diogenes* 207, 2004, Puf, p. 170- 173.

pas. C'est une deuxième raison pour ne pas le localiser au centre ni au sud.

c) Les héros Pāndava semblent connaître leur chemin et être en territoire connu. Ils peuvent nommer les peuples environnants : « Les Pāndava, ces puissants guerriers, laissèrent les *Daśārṇa* à gauche et les *Pāncāla* à droite et passèrent entre les *Yakrilloma* et les *Śūrasena* » ; ils passent au travers de quatre peuples : les *Daśārṇa* et les *Yakrilloma* à gauche, les *Pāncāla* et les *Śūrasena* à droite. Or les *Daśārṇa* et les *Pāncāla* sont séparés par le fleuve *Yamunā* tandis que les *Yakrilloma* et les *Śūrasena* ne le sont pas par quelque frontière naturelle précise. Bifurquent-ils vers l'ouest ? En Inde, la droite est la direction du sud et la gauche celle du nord puisqu'on s'oriente face au soleil levant. Ces peuples sont donc répartis sur une même ligne est-ouest, bien plus que le long de cette partie de la rivière à l'axe nord-sud. Or *Bhīma*, rappelons le, soumettait les *Matsya* à l'est. Les *Matsya*, loin d'être au centre, ou même au sud, sont sur une ligne est-ouest. Il est possible que les héros partent de l'ouest et aillent vers l'est (ou l'inverse). S'ils ne remontent pas l'axe sud-nord de la *Yamunā*, il resterait cette solution : il faudra repenser leur itinéraire antérieur quand ils quittent les ermitages montagneux et descendent en plaine. Symboliquement l'est est le lieu de la naissance du soleil, c'est à l'est que les héros peuvent renaître à leur vie sociale. Ce serait une explication.

d) les quatre peuples cités, s'ils ne donnent pas plus d'indications géographiques, ont une autre particularité : les deux à droite sont l'un, les *Pāncāla*, célèbre puisque *Draupadī*, l'épouse des cinq Pāndava, est fille du roi des *Pāncāla*, et l'autre, les *Śūrasena* ou « l'armée des vaillants », plus hypothétique, car ce peuple dut, comme les *Matsya*, émigrer et prend parti contre les Pāndava, pendant la guerre. Un peuple ami connu, un peuple ennemi moins connu, voire inconnu. Les deux autres qui sont situés à gauche reprennent cette division : les *Daśārṇa*, ou « pays des dix lacs » sont connus pour avoir été vaincus par *Bhīma* partant conquérir les peuples à l'est (mais *Nakula* les vainc à l'ouest), et pour lutter contre les Pāndava durant la guerre (ils ont pour roi *Citrāngada*) ; les *Yakrilloma* ou « poils de foie » n'ont droit qu'à cette occurrence, rien ne les signale, si ce n'est cet étrange nom : « ceux dont le foie a des poils » ou « ceux qui ont des cheveux et un foie » ou « ceux qui ont des poils de foie ». Autant les *Pāncāla* et les *Daśārṇa* sont repérés dans l'épopée, autant les *Śūrasena* et les *Yakrilloma* semblent des noms inventés ou correspondre à une opportunité d'introduire de la fantaisie. Cela n'est donc pas fait pour donner une consistance réelle à l'itinéraire emprunté et encore moins aider à localiser ce royaume des *Matsya* : ce royaume est au-delà, entre deux passages, la route qui y conduit est à l'intersection de deux fois deux peuples.

C'est cette situation qui peut nous retenir car elle est unique dans le *Mahābhārata*. Au cours des différents pèlerinages, des conquêtes de territoires, du séjour dans la forêt des héros, on ne va pas « au travers » (« *antarena* », parfois remplacé par « *madhye* » « au milieu ») mais on va directement ou en passant par un endroit puis un autre. Même quand on cherche

à atteindre un ermitage réservé à des ascètes divins, la route, longue et difficile, n'est pas située *entre* des territoires : il faut traverser la forêt, la montagne, suivre le cours d'un fleuve, et non passer entre un fleuve et une forêt ou un mont. Le royaume des Matsya se présente comme un terminus : on ne peut passer au-delà, on ne peut qu'en revenir. Qu'y aurait-il au-delà puisqu'on y arrive par un effet de resserrement que simule toujours une double limite ? Si tel est le cas, les seuls endroits de l'épopée où l'on a la même impression d'une fin atteinte, sont ces ermitages proches d'une source (ou d'un gué) et d'un arbre (figuier ou badarī) et qui touchent aux mondes célestes comme des points de contact pour les hommes et les dieux. Mais ce royaume à l'est ne communique pas avec les dieux ; il est à part.

On notera enfin que sa capitale n'est jamais nommée ; il existe une ville, Upaplavya, qui reçoit les héros mais rien n'affirme qu'elle soit la capitale. C'est peut-être une ville en bordure du royaume. Son nom signifie « celle qui peut être submergée ». Comme la ville des Phéaciens qui doit être enfouie sous une montagne¹⁷ (Poséidon, « l'ébranleur de la terre », l'a annoncé et se venge ainsi de l'aide apportée à Ulysse – *Od.* XIII, 172-183), Upaplavya est, si l'on peut dire, onomastiquement sous une menace. Cela nous paraît un indice supplémentaire que cette ville appartient à un territoire extrême, sans arrière-pays ou sans autre pays derrière.

Au vu de ces précédentes remarques, nous considérons que ce royaume n'a pas d'assise bien géographique et s'il faut lui donner une direction, nous le placerions à l'est. Des tentatives d'ancrage dans la réalité indienne l'ont mis au centre. Si l'on place le lieu de la guerre sur le kuruksetra (près de Delhi), ce royaume se trouve à l'ouest. Mais tout ceci correspond à des adaptations que le texte ne confirme pas ou guère parce qu'il choisit l'ambiguïté. Est-on, alors, très loin du problème de la localisation d'Ithaque ?

Retour à Ithaque (sans nostos) :

Ulysse quitte Calypsô en tenant à sa gauche la Grande Ourse (V, 273-277), ce qui le fait naviguer d'ouest en est. Quand il présente Ithaque au roi des Phéaciens, il dit (rappelons le passage) :

¹⁷ La critique a remarqué la ressemblance entre le royaume des Phéaciens et l'Atlantide. Dans son étude, B. Sergent replace l'Atlantide dans le monde grec stricto sensu. Par exemple, Platon se sert d'une matière mythique locale : l'île des Bienheureux est au centre de Thèbes. L'auteur consacre plusieurs pages aux Phéaciens proches des Atlantes mais n'ayant pas dégénéré : « ce qui est dit de la capitale du roi Alcinoos rappelle par plus d'un trait la capitale de l'Atlantide » (p. 83) ; voir B. Sergent, *L'Atlantide et la mythologie grecque*, Paris, 2006, L'Harmattan, chapitre 5 « Poséidon et les Phéaciens ».

« J'habite dans la claire Ithaque ; une montagne
 la domine, le Nérîte aux bois tremblants ; des îles
en nombre (pollai) tout autour (amphi) se pressent (mala schedon allêlêsi),
 Doulichion, Samê, Zante *la forestière (ulêessa) ;*
 25 Ithaque est basse (*chthamalê*), et la dernière (*panupertatê*) dans la mer
 vers les ombres (*zophon*); les autres au-delà, vers l'orient [et le soleil]; »
 (trad. Ph. Jaccottet)

Cette traduction ne fait pas voir qu'Ithaque apparaît « entre » d'autres îles : traduire « des îles en nombre tout autour » est à revoir car « *amphi* » a d'abord le sens de « de part et d'autre » (« autour » est un sens postérieur) ; « en nombre » est contredit par le fait que l'on ne nomme que trois îles (Doulichion, Samê, Zante) ; enfin « se pressent » correspond à un « *mala schedon allêlêsi* » qui signifie « tout à fait proches les unes des autres ». La traduction de V. Bérard est quasi identique, si ce n'est qu'il fait disparaître « *pollai* » (nombreuses) ou plutôt le rend par « se pressent ». Une traduction plus exacte serait déjà celle-ci : « de part et d'autre, de nombreuses îles se trouvent très proches l'une de l'autre ». Les îles représentent des royaumes peuplés (ce que V. Bérard traduit d'ailleurs par des « îles habitées) et elles sont moins « nombreuses » que « des peuples » : comme les Pāncala ou les Sūrasena dans l'épopée indienne. On peut donc aboutir à : « de part et d'autre, des îles peuplées se trouvent très proches l'une de l'autre ». Atteindre Ithaque nécessite de passer à travers des îles ou des peuples de chaque côté.

Le vers suivant confirme cela : il y a trois îles nommées ; par rapport à la symétrie et au texte sanscrit, on aimerait en avoir quatre : « Doulichion, Samê, Zacinthos *la forestière* » ; on identifie Zacinthos (féminin) à Zante et c'est la seule qui bénéficie d'une épithète « forestière » (*ulêessa*). Mais si cette épithète était un nom, nous aurions nos quatre îles : Doulichion, Samê, Ylêessa, Zacinthos. Le vers associe les deux premiers noms avec la particule « té » (et) et utilise « kai » (et) pour le groupe Ylêessa et Zacinthos : « Doulichion te Samê te kai Ylêessa Zacinthos » : il manque une liaison entre les deux derniers noms et il faudrait poser que le « *kai* » entraîne dans une liste une série non coordonnée. Les exemples manquent dans *Illiade* et *Odyssée* où l'on rencontre surtout des listes de trois noms avec une épithète pour le troisième (par exemple *Illiade*, II, 606, « Rhipê, Stratiê et Enispê battue par les vents »). Mais ce caractère formulaire ne doit pas trop faire illusion : quand Télémaque présente à Athéna les îles d'où viennent les prétendants, il dit (*Od.* I, 245-247) : « Tous les seigneurs qui règnent sur les îles / sur les forêts de Zacynthe, sur Samê, sur Doulichion, / tous ceux qui font la loi dans Ithaque la rocheuse ». Zacynthe a remplacé Zante ; il y a des forêts mais le genre a changé : la voici au masculin « *ulêenti Zakunthoi* ». L'hésitation entre féminin et

masculin pourrait indiquer qu'on a fini par accorder les deux mots, et que, pour ce faire, le genre féminin du premier (Ulêessa) a déteint sur le genre du second (Zantos est devenu Zantê). Un autre passage de l'*Iliade* ne joint plus à Zante l'épithète de « forestière » :

- « Ulysse, lui conduit les Cephallènes magnanimes,
- ceux d'Ithaque, du Nérite au mouvant feuillage,
- les gens de Crocylée, ceux de l'âpre Egilpis, -
- ceux de Zante et Samos (et non Samê),
- ceux du continent aussi et des rives qui sont en face de ces îles »
(*Il. II*, 631- 635, trad. P. Mazon).

Quant à Doulichion, associée aux Echines, elle appartient à un autre roi qu'Ulysse, Ménès :

(*Il. II*, 625-7) « pour ceux de Doulichion et ceux des îles saintes des Echines, qui font face à l'Elide au-delà des mers, ceux-là obéissent à Ménès... »

De toutes ces listes peu ou prou concordantes, on tirera au moins l'importance de **paires** indissociables : Ithaque et le Nérite, Crocylée et Egilpis, Zante et Samos (ou Samê).

Doulichion s'apparie aux « îles saintes des Echines » ou à rien : ce manque peut-il être comblé par Ylêessa ? De nombreuses villes grecques ont cette racine dans leur nom. Et le vers aurait une construction croisée (a-b-a'-b') : « Doulichion, Samê, Ylêessa (Echine), Zante ». Mais plus curieux est de considérer le sens du mot « *Echines* » : « hérisson, oursin, fruit piquant ». Cela nous évoque le nom étrange des Yakrilloma, ce peuple qui se nomme « ceux dont le foie a des poils » ou « ceux qui ont des poils de foie ». Le poil connote le piquant sans mal. « Doulichion » aussi signifie « la longue », que Strabon identifie comme une des Echinades (*Géographie*, VIII, 2 et X, 2¹⁸). La paire serait donc Doulichion-Echine (Ylêessa?). Quant à l'épithète ou nom propre « *ylêessa* », traduire par « forestière » est une possibilité : elle serait « la broussailleuse » que le sens en serait plus exact d'ailleurs. Cela nous rapproche à nouveau de la mention de « piquants ». Le poète jouerait sur le sens d'Echine pour dire « *ylêessa* », jeu de mots compris du public.

Si l'on adopte ce point de vue d'une quatrième île, quelle qu'elle soit (Ylêessa ou une

¹⁸ Au livre X, 2, de sa *Géographie*, (trad. A. Tardieu, 1867, Hachette), Strabon discute avec intelligence de la position et réalité de ses îles : « Dulichium est par rapport au groupe des Echinades, et le Nérite par rapport à Ithaque, ce que la partie est au tout » (X, 2, 10) ; Samos ou Samê selon que l'on désigne la ville ou l'île ; il ajoute : « comment concilier en effet les deux épithètes *chthamalê* et *panupertatê* ? La première, on le sait, ne s'applique qu'à ce qui est bas et rampant tandis que la seconde désigne tout lieu élevé » (X, 2, 12) ; quant à « *pros zophon* », il propose de traduire « au nord » : « *panupertatê* ne signifie pas non plus très élevée [dans l'acception ordinaire du mot], mais très élevée vers la région obscure, autrement dit la dernière, la plus septentrionale de toutes ces îles. C'est en effet le côté du nord que le poète désigne par l'expression *pros zophon*, vers la région obscure, de même qu'il dira pour désigner le côté opposé, le midi » (X, 2, 12).

autre : Echine), cela confirmerait qu'Ithaque, comme le royaume des Matsya, est entre quatre peuples (ou îles) disposés de part et d'autre, et se trouve tout au bout : « *panupertatê* » (la toute dernière). Nous n'éliminons pas le sens de « la plus élevée » car le plus lointain est souvent senti, avant l'invention de la perspective, comme ce vers quoi il faut monter, indépendamment de toute hauteur.

Reste le délicat problème de « *pros zophon* » (« vers l'ombre », « vers le couchant » « vers le nord ») ; faut-il traduire ce vers : « vers les ombres (*zophon*) ; les autres au-delà, vers l'orient [et le soleil] » ? V. Bérard butait sur ce fait qu'Ithaque n'est pas l'île la plus à l'ouest ; nous butons sur le fait que venant de l'ouest et traversant un groupe de quatre îles, Ulysse a Ithaque devant lui, à l'est donc. Les traducteurs choisissent une opposition « couchant-levant » (occident-orient) mais une autre existe « obscurité- lumière » : Ithaque serait par delà les royaumes lumineux dans une terre plus sombre, plus secrète. Nous pourrions alors traduire ce passage ainsi :

« J'habite dans Ithaque la perchée (*eudeielon*) ; une montagne
la domine, le Nérite aux bois tremblants ; de part et d'autre, des îles
peuplées se trouvent très proches l'une de l'autre
Doulichion, Samê, Ylêessa, Zante ;
25 Ithaque est basse , et la toute dernière dans la mer
liée à l'obscurité ; les autres au-delà, liées à l'aurore et au soleil (= les lumineux)»

Toutefois, cette traduction ne peut exclure une traduction qui mettrait Ithaque à l'ouest et qui serait :

« J'habite dans Ithaque du couchant (*eudeielon*) ; une montagne
la domine, le Nérite aux bois tremblants ; de part et d'autre, des îles
peuplées se trouvent très proches l'une de l'autre
Doulichion, Samê, Ylêessa, Zante ;
25 Ithaque est basse, et la dernière dans la mer
vers l'occident (*zophon*) ; les autres au-delà, vers l'orient et le soleil»

La poésie sanscrite nous rappelle que les poètes aimaient les vers à double sens¹⁹. Nous

¹⁹ Lire à ce sujet Fr. Bader, *La Langue des dieux ou l'hermétisme des poètes indo-européens*, Pise, 1989, Giardini ed. Pour le monde épique indien, citons, par exemple, le *Rāghavapāndaviya*, dont le titre « signifie Rāma et les Pāndava, ou plutôt l'un ou l'autre à volonté : grâce à un ingénieux système ou casse-tête de doubles sens, il constitue tout à la fois un abrégé du *Mahābhārata* et du *Rāmāyana*, et le lecteur sagace peut s'y donner l'ineffable plaisir d'y déchiffrer à son gré l'une ou l'autre histoire » (V. Henry, *Les Littératures de l'Inde*, Paris, 1904, p. 214). Kenningar, énigmes, polysémies volontaires, à la façon de paroles oraculaires (Apollon est Loxias ou « l'Oblique ») sont mises à l'honneur dans le

avons vu que le royaume des Matsya était aussi situé à l'ouest, bien que tout indique le contraire. Ithaque est dans le même cas. Ouest et est sont mélangés selon un codage voulu énigmatique mais aussi parce que ces royaumes sont des lieux doubles, participant de deux règnes : celui du soleil nocturne, là où le couchant rejoint l'orient²⁰. On peut poser sans trop de risque qu'Homère a écrit ces vers avec des mots à double sens. Tout le passage associe des contraires comme le haut Nérîte et la terre basse, « rocheux » et « bonne nourricière », beaucoup d'îles et quatre noms. Ne nous est-il pas dit, juste avant, qu'Ulysse est connu pour ses ruses (V, 19-20 « je suis Ulysse dont les ruses sont fameuses... ») ? Quant au vers 28 « je ne peux pas voir quelque chose de plus doux que cette terre », il faut comprendre que déjouer l'énigme est agréable, qu'il est plaisant de voir par quels termes ambigus Ithaque est décrite.

Où l'Himavant redessine le mont Nérîte²¹ :

Les Pāndava, avant d'arriver chez les Matsya, effectuent un séjour de quatre ans dans des endroits irréels. C'est le recollement entre ces séjours antérieurs et celui des Matsya qui peut servir à voir si Ithaque associe deux lieux. Ithaque, dont le caractère imaginaire se prouve par le rapprochement avec l'île de Calypsô et sa situation occidentale et orientale (à la fois) comme l'est celle des Matsya, est-elle en soi constituée de deux unités que l'épopée sanscrite peut remettre en évidence ? Notre enquête se porte sur ce point. Nous avons une première unité (Calypsô), il nous manque la seconde.

monde indo-européen. *Finnegans wake* de J. Joyce continuerait cette tradition parfaitement.

²⁰ C'est un thème répandu dans les mythes. Par exemple, la fin du séjour des Pāndava en leur treizième année d'exil est la suivante : des voisins entreprennent au crépuscule une razzia des vaches du roi des Matsya, Virāta. Ce dernier tombe de son char, est sauvé de justesse par un Pāndava et le combat se poursuit de nuit jusqu'à l'aube. Une seconde razzia se produit : effroi du fils du roi devant l'obscurité produite par l'armée ennemie ; Arjuna « le lumineux » intervient, met les principaux chefs ennemis dans le coma et leur vole leurs habits (blanc, jaune et bleu-noir). Ces deux récits similaires évoquent le vol de vaches aurorales (rouges), la perte du soleil (le roi qui tombe), l'obscurité menaçante (bleu-nuit), le retour du jour grâce à des héros solaires. Voir Introduction *Le Mahābhārata, La treizième année*, tome IV, op. cit.

²¹ Au mont Nérîte s'ajoute le nom du premier roi d'Ithaque Nérîte. Résumons ici un article de Fr. Bader « Animaux de nuit », in *Studia indi-europaea* » tome III, 2006, p. 171-193. « Ner » renvoie à un pronom signifiant « en bas » et à des noms à connotation infernale (cf. le nom de l'enfer en sanscrit nāraka, le dieu german Nerthus, ou le grec nerteroi, ou notre « nord » - le soleil dans sa course nocturne obscure). Nérée est un des noms d'un très ancien dieu des eaux primordiales (celles de la poche maternelle que la naissance comme mouvement par le bas libère) ; c'est « le Vieux de la mer » que Ménélas dut maîtriser ; un autre nom est Phorkys, également nom du port d'Ithaque. L'obscurité est celle de la matrice obscure d'où nous sortons au jour. Fr. Bader précise : « Ulysse, arrivé endormi à Phorkys, s'éveille comme un nouveau né, au terme de son nostos « survie ».

Nous ne pouvons nous empêcher de rapprocher cette situation de l'arrivée des Pāndava, à la fin de leur voyage à travers l'Himavant, dans l'ermitage de Nara et Nārāyana : « ner » et « nar ou nār » sont-ils apparentés ? La racine « nara » est celle de « l'homme » : « celui qui naît en glissant vers le bas » ?

Nous sommes au livre III ²², donnons un résumé de ce qui précède l'arrivée des Pāndava chez les Matsya :

a) un pèlerinage vers la montagne : Arjuna, un des cinq héros est parti acquérir des armes divines et ne revient pas ; ses quatre frères et leur épouse s'inquiètent, partent en pèlerinage pour occuper le temps et aller à la rencontre d'Arjuna. Les lieux de pèlerinage (les tirtha ou gués sacrés) s'égrènent et quatorze histoires annexes seront racontées en ces différents séjours. Enfin, ils arrivent à l'extrémité nord (vers l'Himālaya, mais l'épopée parle de l'Himavant), dans les hautes montagnes et veulent accéder au mont Gandhamādana où pousse le grand jujubier Badarī (« *qui ravit l'esprit,... d'une beauté extrême,...chargé de merveilleux fruits pulpeux, ... fréquenté des dieux et des brahmanes* » 145, 17-19) à proximité de l'ermitage de Nara et Nārāyana (ascètes surnaturels : Nara ou homme primordial et Nārāyana incarnation du dieu Vishnu). Nous sommes à un point originel : sans doute à la source du Gange, au lieu d'où la rivière sort du ciel. Le jujubier s'apparente à un arbre cosmique. Cet arbre est parfois concurrencé par le plakśa (ou ficus religiosa) qui pousse aux sources de la Sarasvatī.

b) le transport aérien : ce lieu est protégé par des « *ogres et des précipices infranchissables* » (141, 11). Une violente tempête se lève. Les héros sont transportés par la voie des airs grâce à un génie (le fils de Bhīma) et arrivent à l'ermitage ; tout y est lumineux et merveilleux (« les escaliers sont de corail et de perles » 145, 40).

c) la quête de fleurs : Bhīma, l'un des Pāndava, entreprend alors d'aller chercher des fleurs d'un parfum enivrant pour Draupadī. Il part dans l'ascension d'une autre montagne (le mont Kailasa ?), trouve le lac du dieu Kubera (dieu des richesses), y cueille les fleurs après un combat contre les ogres protégeant le lieu. Ses compagnons inquiets le rejoignent. Un nouveau combat contre les ogres se prépare mais Kubera les chasse : sous l'effet d'une malédiction, il a été contraint de vivre en leur présence.

d) ermitages et montagnes sacrées : après quelque temps passé dans ce lieu paradisiaque, ils décident de regagner l'ermitage mais en chemin grimpent sur le mont Sveta, arrivent à un autre ermitage (celui de Vrisaparvan) situé sur le mont Gandhamādana, visitent un autre ermitage (celui d'Artisena). A ce moment, le texte se répète : Bhīma retourne chercher des fleurs sur le lac de Kubera et ses compagnons le rejoignent. Ils rejoignent aussi leur frère Arjuna parti depuis des années et qui leur raconte son séjour dans le ciel d'Indra.

d) la descente : en III, 173, 20, ils quittent, transportés par le génie comme lors de leur ascension, la montagne aux multiples noms (Kailāsha, Mandara, Gandhamādana, Sveta) et aux ermitages enchanteurs. En III, 174, ils passent par les ermitages de Vrisaparvan et de Nara-Nārāyana, par la Chine, d'autres peuples et arrivent chez Subāhu (son royaume est situé au pied de l'Himālaya). Ils sont dans le parc de Citraratha au pied du mont Yāmuna (174, 18-

²² *Le Mahābhārata*, tome I, op. cit., p. 388-592.

The Mahābhārata, The Book of the Forest, tome II, 1975, Chicago University Press, trad. J. A. B. Van Buitenen.

26).

e) la plaine : ils gagnent le désert et vont auprès de la rivière Sarasvatī jusqu'au lac Dvaita. Ils y séjournent dans la joie. La mousson arrive (automne) et ils se remettent en route le long de la Sarasvatī jusqu'à la forêt Kāmyaka (179, 10-15). Une série d'aventures s'y produit : là, ils reçoivent l'enseignement de Markandeya (un sage des premiers temps) sur les Ages et la fin de l'Univers ; une attaque de leur cousin, le vil Duryodhana, tourne au désastre pour ce dernier et ce sont les Pāndava qui le sauvent ; profitant de l'absence des cinq héros, le roi Jayadratha enlève la reine Draupadī mais ses époux la libèrent. Enfin ils quittent la forêt Kāmyaka et vont dans la forêt Dvaita (295, 3) ; assoiffés, ils trouvent un lac mais le génie du lieu terrasse et fait mourir les quatre frères sauf l'aîné ; ce dernier répond aux dix huit énigmes que le génie lui pose, et obtient du même génie qu'il ressuscite ses frères. Alors ils décident d'aller chez le roi des Matsya sous un déguisement.

Quatre ans ont été nécessaires à ce périple montagnard, long et confus. Dix ans d'exil sont alors achevés (six dans la forêt, quatre pour ce périple). Le séjour chez les Matsya étant la treizième année, la onzième est consacrée à leur descente et leur douzième à d'autres errances en plaine.

Pour la partie en montagne, les lieux visités et les moyens de les visiter (Arjuna arrive du ciel, les héros sont transportés dans l'air) sont visiblement imaginaires. Le décor a une apparence de réel mais qu'un jujubier pousse à ces hauteurs est un des nombreux indices d'irréalité qui plane sur tous ces épisodes. La montagne Yāmuna ne peut être située et son nom évoque directement la rivière Yamunā que les cinq héros vont longer pour aller chez le roi des Matsya. Superposition de lieux ?

Pour la partie en plaine, les lieux parcourus sont liés à des épreuves et périls ; si le réel se remarque à sa force de résistance, ces lieux semblent plus réels que les précédents. Mais ne nous y trompons pas trop : la Sarasvatī est une rivière ensablée, peut-être disparue à l'époque, d'origine céleste (descendue du ciel) et qui est parallèle à l'Indus, le lac Dvaita est le lac « Double » (comme la forêt Dvaita est « la double » au sens de duplicité), la forêt Kāmyaka est la forêt « Agrément » », « celle des désirs satisfaits », et le lac du génie provoque des états léthargiques.

Cependant tout appeler « lieux imaginaires » ne fait guère avancer l'analyse. C'est en regardant du côté d'Ithaque que des articulations se montrent. La logique de l'imaginaire se révèle.

Que fait Ulysse une fois débarqué sur son île ? (Chant XIV à XVII) Il grimpe sur un plateau où demeure « le divin porcher », « conducteur des hommes [et des animaux]²³ », le

²³ Pluriel inclusif dont la traduction exacte serait plutôt « veillant sur les hommes et les troupeaux » ; le second terme n'est pas dit mais est inclus dans le pluriel. Voir Bader Fr., p.118, in « L'astronomie de *l'Iliade* et la météorologie des

fidèle Eumée qui le reçoit avec hospitalité, tout en le prenant pour un mendiant. Télémaque est absent, parti à Sparte pour obtenir des nouvelles de son père. Ulysse raconte qu'il s'en revient de Troie où il a combattu, qu'il a été en Egypte, qu'il a subi une tempête et a perdu son navire, etc. Des éléments véridiques se mêlent habilement à des mensonges. La série des épisodes qui ont lieu chez Eumée sont des récits racontés : faux souvenirs d'Ulysse, souvenirs d'Eumée de sa jeunesse et du temps d'Ulysse, rencontre de Télémaque et d'Ulysse (scène de reconnaissance). Chant XVII : Télémaque redescend en ville, bientôt suivi par Ulysse et Eumée ; ces derniers passent devant une fontaine qui sort en cascade et qu'un bois entoure, rencontrent un berger qui injurie Ulysse, gagnent le palais d'Ulysse envahi de prétendants. Une série de provocations l'attend alors.

Comparer ces deux séries - l'ascension et le séjour en plaine des Pāndava ; la montée d'Ulysse chez Eumée et sa descente en ville - , en dépit de contextes et d'un état d'esprit très différents, présente au moins un avantage : la quête spirituelle des Pāndava et la quête matérielle d'Ulysse s'éclairent sur plusieurs points :

a) dans celle des Pāndava, on voit le héros Bhīma partir cueillir des fleurs (est-ce vraiment de première nécessité pour les combats futurs?) ; dans celle d'Ulysse, on assiste à un détour chez un porcher et cela n'a pas grande utilité non plus (les porcs d'Eumée n'ont pas grande incidence sur le meurtre des prétendants) ; fleurs et porcs²⁴ sont des biens usurpés qu'il faut rendre sinon à leur propriétaire, du moins à celui qui est un libérateur ; Kubera avoue à Bhīma qu'il était soumis à une malédiction (III, 158) et devait supporter autour de son lac la présence des ogres ; Eumée explique à Ulysse sa rage d'avoir à livrer, malgré lui, aux prétendants son troupeau ;

b) c'est dans les deux cas un temps d'attente : les Pāndava attendent le retour de leur frère Arjuna ; Ulysse apprend l'absence de son fils Télémaque et l'attend ; si Arjuna dans le ciel d'Indra (dieu de la guerre) revient avec des armes magiques, Télémaque, de son séjour à Sparte (la vie y est celle des Bienheureux), que rapporte-t-il ? Un cratère d'argent et un voile donné par Hélène, des dons « les plus précieux » (*Od.* XV. 114) : merveilleux car magiques sans doute. Cependant, Télémaque est menacé par les prétendants se dissimulant et le guettant sur le chemin du retour pour le tuer ; de même, dans son séjour céleste, Arjuna, conduit par le cocher d'Indra (Mātali), doit affronter des démons qui se rendent invisibles (III, 169), est encerclé et a le dessous jusqu'à ce qu'il lance une arme magique (arme de Śiva) ; Télémaque évite d'aller à Ithaque sur le conseil d'Athéna et se fait débarquer sur la côte, en

funérailles de Patrocle », *Météorologie dans l'Antiquité. Actes du Colloque Interdisciplinaire de Toulouse*, Saint Etienne, 2003, p.97- 150..

²⁴ Le porc est dans le monde celtique l'attribut du dieu de la lumière Lug (dont l'équivalent est Apollon) : sa peau a des vertus thérapeutiques, voire d'immortalité. Voir B. Sergent, *Le Livre des dieux, Celtes et grecs, II*, Paris, 2004, Payot, p. 215-231. Il s'ensuit que les fleurs sont certainement dotées de pouvoirs tout aussi magiques.

recevant d'un devin à bord l'avis que les présages (un épervier envoyé d'Apollon tenant dans ses serres une colombe) sont bons pour lui (*Od.* XV, 503-535). L'épervier apollinien et l'arme de Śiva surviennent en un moment de menace.

c) l'arrivée d'Ulysse chez Eumée le met en danger d'être dévoré par les chiens (« XIV 37 « les chiens ont bien failli te déchirer d'un coup, vieillard ») ; Eumée ajoute : (XIV, 190) « *je ne pense pas que tu nous sois venu à pied* » ; celle des Pāndava à l'ermitage de Nara et Nārāyana se fait de façon surnaturelle (sur le dos de génies volant) parce que des ogres les menacent ;

d) on pourrait penser qu'une fois arrivés à l'ermitage, les Pāndava restent là ; bien au contraire, ils rejoignent le lac de Kubera et d'autres ermitages et montagnes ; l'ermitage de Badarī n'était-ce pas le but de leur pèlerinage ? Que recherchent-ils vraiment ? Ulysse ne demeure pas longtemps chez Eumée, en profite pour narrer des voyages à Ilion, en Egypte : le récit développe des lieux concurrentiels qui s'accumulent par rapport à la ferme d'Eumée. On devine qu'une ferme (porcherie de surcroît) est bien loin d'un ermitage mais qu'en est-il vraiment de cette ferme ?

e) le nombre de porcs d'Eumée est calendaire : douze étables, cinquante porcs par étable, trois cent soixante restent à cause des prélèvements des prétendants ; soit $600-360 = 240$; $240 : 12 = 20$; Fr. Bader²⁵ remarque avec justesse que cela dit les vingt ans d'absence d'Ulysse et elle ajoute « ces troupeaux sont gardés par 4 chiens, représentant les solstices et équinoxes qui gardent l'année » (p.111) ; juste avant de rejoindre Arjuna, un sage montre aux héros le mont Meru (montagne axe du monde) et leur explique que le soleil et la lune tournent autour de ce mont, le soleil passant derrière le Méru et revenant vers le mont Mandara, faisant les saisons à son gré, faisant prospérer toutes les créatures, « *créant les jours et les nuits, les mesures de la lune et les moments du temps* » (III, 160, 24-35). N'y-a-t-il pas dans le rôle d'Eumée, porcher faisant prospérer le bien de son maître ou le protégeant quelque chose de « solaire » ? Lui le « divin » porcher où « dios » est bien connu pour dire « lumineux ». Il est né à Syra : « *il est une île nommée Syra, tu la connais peut-être, / Au-dessus d'Ortygie, où tourne le Soleil, / peu peuplée, c'est pourtant une terre assez bonne, / pour les boeufs, ...* » ; il ajoute que les gens y vivent sans maladie, et qu'Apollon et Artémis viennent frapper les personnes devant mourir et que son pays a deux cités (XV, 402- 414) ; il a été enlevé par des marins venus de Phénicie (région de l'est) offrant à son père un collier (en or et de perles d'ambre) et vendu à Ithaque (à l'ouest, cette fois-ci) : cela représente-t-il la course du soleil ? Ortygie est dite « celle où tourne le soleil » (comme pour le mont Meru). Les deux cités sont-elles celle du jour et celle de la nuit (le soleil nocturne) ?

f) Ulysse descend en ville, au palais, voit son vieux chien qui meurt, et découvre dans son

²⁵ Fr. Bader, « L'astronomie de l'*Illiade* et la météorologie des funérailles de Patrocle », in *Météorologie dans l'Antiquité. Actes du Colloque Interdisciplinaire de Toulouse*, Saint Etienne, 2003, p.97- 150.

palais les cent huit prétendants vivant de ses biens et dans les banquets ; l'épopée du *Mahābhārata* (XVII et XVIII) connaît une fin semblable que nous résumons brièvement ici : les cinq héros et leur épouse, bien après la guerre qui leur a donné la victoire, gravissent le Mont Méru et meurent l'un après l'autre ; seul l'aîné gagne le sommet et découvre au ciel ses vils cousins (ils sont cent) en train de banqueter ; dernière épreuve ; il refuse de laisser le chien qui l'accompagne et choisit de rejoindre ses frères en enfer ; mais tout cela n'est qu'une illusion pour l'éprouver une dernière fois. Or, en concurrence de cette scène, se trouve l'épisode suivant : au cours de leur séjour chez Virāta, roi des Matsya, le général de ses armées convoite la belle Draupadī ; Bhīma venge l'affront et le tue ainsi que ses 106 frères et demi-frères venus à sa rescousse. Ce que supporte Pénélope, courtisée par 108 prétendants, se retrouve là mais ce qu'Ulysse voit, en arrivant dans son palais, vaut pour ce que Yudhishthira, le dernier des Pāndava, voit en arrivant au ciel. Les effets sont identiques : révolte et dégoût.

Identifions les éléments de ces deux séries par un tableau selon leur ordre chronologique respectif (ce qui souligne le caractère quasi-synchronique des récits) :

<i>Mahābhārata</i>	<i>Odyssée</i>
Les Pāndava arrivent à l'ermitage de Nara et Nārāyana de façon surnaturelle (sur le dos de génies volant) parce que des ogres les menacent	L'arrivée d'Ulysse chez Eumée le met en danger d'être dévoré par les chiens (« XIV 37 « les chiens ont bien failli te déchirer d'un coup, vieillard ») ; Eumée ajoute : (XIV, 190) « je ne pense pas que tu nous sois venu à pied » : le vaisseau des Phéaciens vogue « comme un épervier le plus rapide des oiseaux » (XIII, 85-86)
Bhīma part cueillir des fleurs, épisode narratif accessoire	Le séjour d'Ulysse chez son porcher est un détour narratif
Kubera avoue à Bhīma qu'il était soumis à une malédiction (III, 158) et devait supporter autour de son lac la présence des ogres	Eumée explique à Ulysse sa rage d'avoir à livrer, malgré lui, aux prétendants son troupeau
Les Pāndava attendent le retour de leur frère Arjuna ; Arjuna dans le ciel d'Indra (dieu de la guerre) revient avec des armes magiques	Ulysse apprend l'absence de son fils Télémaque et l'attend ; Télémaque, de son séjour à Sparte (la vie y est celle des Bienheureux) rapporte un cratère d'argent et un voile donnés par Hélène

<i>Mahābhārata</i>	<i>Odyssée</i>
Dans son séjour céleste, Arjuna, conduit par le cocher d'Indra (Mātali), a dû affronter des démons qui se rendent invisibles (III, 169), a été encerclé et a eu le dessous jusqu'à ce qu'il lance une arme magique (arme de Śiva)	Télémaque est menacé par les prétendants se dissimulant et le guettant sur le chemin du retour pour le tuer ; sur le conseil d'Athéna, il se fait débarquer sur la côte, en recevant d'un devin à bord l'avis que les présages (un épervier envoyé d'Apollon tenant dans ses serres une colombe) sont bons pour lui (<i>Od.</i> XV, 503-535).
Les Pāndava poursuivent leur voyage et rejoignent le lac de Kubera et d'autres ermitages et montagnes	Ulysse ne demeure pas longtemps chez Eumée, en profite pour narrer des voyages à Ilion, en Egypte
Avant de rejoindre Arjuna, un sage montre aux héros le mont Meru (montagne axe du monde) et leur explique que le Soleil et la Lune tournent autour de ce mont, le soleil passant derrière le Méru et revenant vers le mont Mandara, faisant les saisons à son gré, faisant prospérer toutes les créatures, « créant les jours et les nuits, les mesures de la lune et les moments du temps » (III, 160, 24-35)	Eumée faisant prospérer le bien de son maître est un être « solaire » : il est né à Syra (proche d'Ortygie) où les gens vivent sans maladie, et où Apollon et Artémis viennent frapper les personnes devant mourir dans son pays aux deux cités (XV, 402- 414) ; il a été enlevé par des marins venus de Phénicie (région de l'est) et vendu à Ithaque (à l'ouest, cette fois-ci). Ortygie est dite «celle où tourne le soleil»
Les cinq héros et leur épouse, bien après la guerre qui leur a donné la victoire, gravissent le Mont Méru et meurent l'un après l'autre ; seul l'aîné gagne le sommet et découvre au ciel ses vils cousins (ils sont cent) en train de banqueter ; dernière épreuve ; il refuse de laisser le chien qui l'accompagne.	Ulysse descend en ville, au palais, voit son vieux chien qui meurt, et découvre dans son palais les cent huit prétendants vivant de ses biens et dans les banquets ; insulté, et devant se taire, Ulysse subit une nouvelle épreuve
Deuxième récit concurrentiel : au cours de leur séjour chez Virāta, roi des Matsya, le général de ses armées convoite la belle Draupadī ; Bhīma venge l'affront et le tue ainsi que ses 106 frères et demi-frères venus à sa rescousse.	Pénélope, courtisée par 108 prétendants, assiste au massacre des prétendants par Ulysse.

Mais en-deçà de cette comparaison, avancer qu'Ithaque est composée d'un second morceau que nous appellerons du nom de sa montagne, le Nérite, n'est plus forcément infondé. Grossissons le trait pour que la portée de ces propos soit bien identifiée et puisse être contestée : Ithaque se décline comme un paysage construit avec cinq éléments (un lieu désert, une grotte, un arbre, des sources, une déesse), comme une île imaginaire, sur une ligne est-ouest, placée au bout d'un « chemin » entre d'autres îles (un cul-de-sac), et comporte une montagne à l'orée du monde, où le dieu soleil entravé se tient (Eumée) avant de resurgir, bienfaiteur.

Des unités se forment et nous en avons repéré trois : (I) lieu désert – arbre - grotte - être surnaturel - sources ; (II) conjonction est-ouest – passage entre deux paires de lieux – cul de sac – lieu submersible ; (III) montagne – accès surnaturel – personnage solaire - richesses assemblées - .

La première unité rapproche l'île de Calypsô de l'île d'Ithaque, mais aussi vaut pour l'arrivée des Pāndava dans le royaume des Matsya. On notera que la source dans l'*Odyssée* est nommée seulement quand Ulysse descend du plateau d'Eumée vers sa ville et que la source dans le *Mahābhārata* est cet étang gardé par un ogre qui fait évanouir quatre des Pāndava (épisode précédant l'arrivée chez les Matsya).

La deuxième unité correspond à la situation d'Ithaque et du royaume des Matsya : à l'ouest et à l'est, accessible au travers d'autres lieux répartis à droite et à gauche, sans territoire au-delà, et vivant sous une menace (la ville des Matsya « devant être submergée » Upaplavya, comme le sera la ville des Phéaciens et peut-être Ithaque dont le roi Ulysse est haï par Poséidon).

La troisième unité est constituée d'une montagne (axe du monde) où l'on accède par des moyens surnaturels : le mont Gandhamādana proche du Mont Meru, le mont Nérite à Ithaque (dont l'étymologie renvoie à un dieu originel, « le Vieux de la mer ») ; un dieu y habite, à savoir le Soleil, représenté par des équivalents, dans le *Mahābhārata* par le dieu Kubera, et dans l'*Odyssée* par le porcher Eumée ; des troupeaux abondants ou des fleurs merveilleuses en sont la propriété.

Avec ces regroupements, un lieu peut alors être décrit : le poète épique assemble, de sorte qu'une description est plus un tressage codé qu'une réelle description. Certes, de telles unités archétypales²⁶ servent ensuite à parler de paysages réels, à la façon dont notre esprit a

²⁶ Dans notre thèse d'Etat (non publiée), nous nous étions déjà aperçu que les lieux homériques subissent des déformations topologiques identifiables aux « catastrophes » du mathématicien R. Thom (les catastrophes sont des modifications spatiales nécessaires à la survie d'un système soumis à des contraintes déformantes). Ainsi, l'image de l'ombilic parabolique (morphologie archétype) dont la forme est celle d'un jet d'eau ou d'une bouche s'intègre bien aux descriptions et emplacements des ports dans l'*Odyssée* : Ulysse se tient en bordure des criques et des rades (Lestrygons,

besoin de cadres ou pré-programmes pour y placer et ordonner les informations que son contact avec le monde lui apporte. Mais c'est une autre étape.

Perspectives :

Même si des séquences semblables aux deux épopées invitent à poser une proto-histoire commune, c'est à une autre conclusion que nous voudrions aboutir. Ce qui nous apparaît serait plutôt que l'on a affaire à une « description discontinue » à la façon dont Fr. Bader parle d'une « composition discontinue » pour des phénomènes onomastiques, mythiques ou linguistiques²⁷ : Homère distille en différents endroits de son poème des informations qu'il faut ré-assembler (son nom ne signifie-t-il pas le « Lieur »?). L'auteur du *Mahābhārata*, Vyāsa, dont le nom signifie aussi « l'Assembleur », procède de même. Nous sommes donc moins devant un phénomène de récits similaires que devant celui d'un art poétique similaire.

Le même lieu a plusieurs emplois, non que le poète soit à court d'imagination, mais parce qu'il veut signifier une correspondance. Il faut faire appel à l'épopée grecque ou à l'épopée indienne pour retrouver ces savants assemblages. Parfois la description est disjointe, répartie en deux lieux, parfois deux descriptions sont associées au même lieu. La mythologie comparée sait parfaitement retrouver ces altérations diverses mais nous pouvons considérer que *ce sont des assemblages d'éléments codés qui caractérisent un art de composer commun aux deux épopées*. Détecter cet art de composer nous renvoie à un méta-récit comparé. Ithaque tient de l'île de Calypsô et d'une montagne irréaliste dont l'importance se voit dans le *Mahābhārata* ; le royaume des Matsya tient d'Ithaque et du royaume des Phéaciens. En soi, dans chacune de ces épopées, il y a un certain nombre de descriptions déjà prêtes et que l'on peut assembler selon une intention choisie. Ithaque se résume à associer comme éléments une grotte près d'un arbre et une montagne, après un périple en mer et un séjour dans un lieu utopique ; le royaume des Matsya se situe après un périple en montagne et associe un arbre et un lieu utopique pour laisser à plus tard l'ascension d'une montagne à la fin de la guerre. Deux séquences différentes : la montagne comme lieu extrême encadre le récit sanscrit, comme pour associer vie et mort (les héros vont renaître à la vie sociale et y mourront, destin de toute une ère aussi) ; une alternance entre moments de tension et moments de répit scandent le

Cyclope, Charybde), prêt à couper son amarre ou à s'éjecter pour échapper à la contrainte déformant l'espace. Voir G. Vincent, *Les Navigations imaginaires, Exemples d'Irlande et d'ailleurs*, Paris III, 1987. Lire à ce sujet l'article paru lors de l'hommage rendu à R. Thom : G. Vincent, « S'expliquer la Littérature » in *Passion des formes*, tome II, Paris, 1994, éd. de l'ENS- Fontenay Saint-Cloud.

²⁷ Fr. Bader applique cette méthode, par exemple, à l'adoption de l'alphabet dont les phonèmes sont nommés en plusieurs endroits des deux épopées homériques (dans les cas où les hommes et les dieux ne nomment pas de même les objets), et finissent par donner, bout à bout, toutes les lettres de l'alphabet. Voir « Bellérophon et l'écriture dans l'Iliade » in *Studii linguistici in onore di R. Gusmani*, Milan, 2006, p. 43-71.

texte odysseén (Ulysse rétablit un équilibre corrompu, ou montre les risques d'un monde qui se déstabilise). Les sens diffèrent et cela éclaire le but poursuivi par chaque récit.

Ainsi, une composition discontinue n'est pas seulement un jeu autotélique, elle délimite une orientation. Nos façons de lire ont changé : par exemple, notre époque a pu pousser à ce que l'on implique les récits mythico-légendaires de l'*Odyssee* dans une réalité géographique concrète, de façon à donner une forme à ce monde marin que les grecs découvrent et colonisent mais à d'autres époques, d'autres façons de lire ; l'orientation sanscrite est, à un moment, autre, elle rappelle que le monde réel cache à peine un autre monde, se diffuse dans des espaces annexes infinis. Ce sont des oppositions qui ne sont que temporellement ponctuelles : le monde grec, à un certain moment de son histoire, a cherché le trait du contour, et le monde indien, également à l'intérieur d'une culture, a construit des points de fuite. Etait-ce le cas au temps où s'élaboraient ces épopées ? Le principe d'une composition discontinue est une possibilité de réponse : l'assemblage voulu porte un sens, redonne un sens. Le désassemblage doit aussi en posséder un.

Peut-être, on peut préciser cette question d'orientation par un problème connu des homérisants : faut-il vraiment traduire « *nostos* » par « retour » ? Le mot renvoie à un verbe signifiant « s'en aller, partir ». D'où « salut », « survie » pour « *nostos* ». Il se peut qu'Ulysse découvrant les prétendants dans son palais soit dans la même situation d'intense déception que les Pāndava découvrant au ciel leurs cousins (les méchants sont sauvés et au ciel !). Retour ou départ alors ? Aller chez soi ou aller ailleurs ? Ithaque est classée comme la fin d'errances en des domaines incertains ; nous la savons maintenant tout aussi liée à la fiction narrative : occidentale et orientale et solaire et montagneuse, etc. Mais la description discontinue qui la fait proche de l'île de Calypsô, « nombril des mers » (*Od.* I. 50 « *omphalos thalassês* »), qui lui donne un porcher divin dans une montagne trop élevée, donnerait à ce « *nostos* » une valeur plus « résiduelle ».

Le *Mahābhārata* propose deux sens dominants pour expliquer le conflit total qui y est décrit : la lutte incessante des dieux et des démons (*asura*) se reproduit chez les hommes (cf. les conflits de dieux dans l'*Iliade*) et la destruction de ce monde (la Terre se plaint d'avoir trop d'hommes à porter ; motif similaire selon les *Chants Cypriens*²⁸) pour qu'un autre cycle commence. Regardons ainsi la clôture potentielle de l'*Odyssee*. Le devin Tirésias, consulté aux Enfers, prédit bien à Ulysse la fin de ses errances quand il trouvera un peuple ignorant tout de la mer, même l'usage d'une rame et qui ne « mêlent pas de sel aux aliments » (XI, 120-137 & XXIII, 264-284). Alors Ulysse offrira des hécatombes à tous les dieux et mourra. La fin est celle d'un destin individuel et il manquerait à l'*Odyssee* une eschatologie, une vision de l'ensemble valable pour tous les hommes. Mais à y regarder de plus près, ne nous dit-on pas

²⁸ Ensemble de vers épars narrants des épisodes de la guerre de Troie et des Retours.

qu'Athéna pousse Ulysse à être impitoyable envers les prétendants (malgré la supplication de certains dont un haruspice) et que leur mort a lieu le jour de la fête d'Apollon (le dieu de l'Ouverture), que Pénélope est semblable « à la terre apparue aux naufragés » (XXIII, 233), qu'Athéna prolonge la nuit et retarde l'aube pour que durent les retrouvailles avec Ulysse, qu'Hermès conduit les âmes des morts en Enfers, qu'à l'aube un autre conflit recommence entre Ulysse et les parents des prétendants, nécessitant l'intervention de Zeus jetant la foudre pour arrêter les belligérants. Quelque chose est dit dans les deux derniers chants de l'*Odyssée* que nous ne voyons plus : le massacre des prétendants a été voulu par les dieux, et ces prétendants pourraient, si l'on maintient la comparaison avec l'épopée sanscrite, être une seconde image des guerriers troyens, voire même être des représentants des dieux d'avant Zeus²⁹ (Titans et Géants), comme les mauvais Kaurava sont des incarnations de démons (et les Pāndava des représentants des dieux). Car la punition des prétendants est disproportionnée par rapport à leur faute d'avoir pillé les biens d'Ulysse dans une société où l'abondance est une constante. Ils sont arrogants, ne respectent pas les lois de l'hospitalité, n'invoquent pas les dieux, et leur obstination à épouser Pénélope s'explique par leur besoin de légitimer leur pouvoir : comme Draupadī (l'épouse des Pāndava, incarnation de la déesse de la Fortune), Pénélope est l'émanation de la Royauté. Conflit final plus mythique qu'il n'y paraît et qui serait, lui aussi, en composition discontinue avec l'*Illiade*.

²⁹ Voir Vincent G. « La poursuite de Jayadratha par Arjuna (*Mbh* VII, 32-121) vaut-elle pour celle d'Hector par Achille (*Il.* X à XXII) ? », *Gaia* n° 11, 2007, p. 131-173. Suite de l'article « L'explosion de la tête de Vriddhakshatra et la castration d'Ouranos », paru dans *Epea pteroenta - Bulletin du Centre d'études homériques* n°17, Grenoble, mars 2008, p. 25-31.

Bibliographie :

Nick J. ALLEN, « The Indo-European prehistory of yoga », *International journal of Hindu studies*, 1988, p. 1-20, trad. française, G. Schaufelberger,

<http://www.utqueant.org>

« Athéna et Durgâ, les déesses guerrières, dans les épopées grecque et sanscrite », S. Deacy & A. Villing (dir.), *Athena in the Classical World*, Brill, Leiden, 2001, p. 367-382., trad. française G. Schaufelberger,

<http://www.utqueant.org>

Françoise BADER, *La Langue des dieux ou l'hermétisme des poètes indo-européens*, Pise, 1989, Giardini ed.

« L'astronomie de l'*Iliade* et la météorologie des funérailles de Patrocle », in *Météorologie dans l'Antiquité. Actes du Colloque Interdisciplinaire de Toulouse*, Saint Etienne, 2003, p.97- 150.

« *Bellérophon et l'écriture dans l'Iliade* » in *Studii linguistici in onore di R. Gusmani*, Milan, 2006, p. 43-71.

« Animaux de nuit », in *Studia indi-europaea* », tome III, 2006, p. 171-193.

« *Phileuridès, Mélanges offerts à François Jouan* », Paris, 2008, Presses universitaires de Paris 10, p. 39-52.

Robert BITTLESTONE, *Odysseus unbound, The search for Homer's Ithaca*, Cambridge, 2005, Cambridge University Press.

Pierre CHANTRAINE, *Grammaire homérique*, tome I, « Phonétique et morphologie », Paris, 1973, Klincksieck.

Georges DUMEZIL, *Mythe et épopée, L'idéologie des trois fonctions dans les épopées des peuples indo-européens*, Paris, tome I, 1968, p. 89-102.

Anton KRICHENBAUER, *Die Irrfahrt des Odysseus als eine Umschiffung Afrikas erklärt*, Berlin, 1877; *Les Errances expliquées comme une circumnavigation de l'Afrique*, 2005, trad. française G. Schaufelberger, [http://www. utqueant.org](http://www.utqueant.org)

Gilles LE NOAN, *A la Recherche d'Ithaque* (2001), Quincy-sous-Sénart, édition Tremén.

La Ferme d'Eumée (2003), Quincy-sous-Sénart, édition Tremén.
Le Palais d'Ulysse (2004), Quincy-sous-Sénart, édition Tremén.

Mahābhārata (Le), trad, fr. Gilles SCHAUFELBERGER et Guy VINCENT. *Les Révélations*, tome III, 2009, Presses universitaires Laval (Québec), 910 p.
La treizième année, tome IV, 2009, Presses universitaires Laval, (Québec), 380 p.

Mahābhārata (The), trad. John A. B. van BUITENEN. *The Book of the Forest*, tome II, 1975, Chicago University Press,

Odyssée (L'), traduction Philippe JACCOTTET, Paris, 1982, éd. Fr. Maspéro, coll « La Découverte » ; rééd. Paris, 2000, éd. La Découverte & Syros.
Traduction Victor BERARD, Paris, 1924, rééd. 1962, Les Belles Lettres.

Gilles SCHAUFELBERGER et Guy VINCENT, « La Nature dans l'épopée du *Mahābhārata* », *Diogène* n° 207, 2004, PUF, p. 170- 173.

Bernard SERGENT, *Genèse de L'Inde*, Paris, 1997, Bibliothèque scientifique Payot.
Le Livre des dieux, Celtes et grecs, II, Paris, 2004, Payot.
L'Atlantide et la mythologie grecque, Paris, 2006, L'Harmattan.
Athéna et la grande déesse indienne, Paris, 2008, Les Belles Lettres.

STRABON, *Géographie*, Paris, 1867, Hachette, trad. A. Tardieu

Guy VINCENT, « La poursuite de Jayadratha par Arjuna (Mbh VII, 32-121) vaut-elle pour celle d'Hector par Achille (Il. X à XXII) ? », *Gaia* n° 11, 2007, p. 131-173.
« L'explosion de la tête de Vriddhakshatra et la castration d'Ouranos », *Epea Pteroenta -Bulletin du Centre d'études homériques* n°17, Grenoble, mars 2008, p. 25-31.
Les Navigations imaginaires, Exemples d'Irlande et d'ailleurs, Paris III, 1987, (Thèse d'Etat).
« S'expliquer la Littérature » in *Passion des formes*, tome II, Paris, 1994, éd. de l'ENS- Fontenay Saint-Cloud.

